

Restitution de la journée d'étude aux musées Gadagne / 12 octobre 2013

« Marionnettes, automates et robots : miroirs de l'Homme ». La question a rassemblé huit experts au fil d'une journée d'étude, le 12 octobre 2013, au Musée de la marionnette Gadagne qui donnait [carte blanche à l'artiste Zaven Paré](#), pionnier dans l'utilisation de la robotique, dans le cadre de la Biennale d'art contemporain de Lyon. Partagez quelques grandes questions qui ont animé la salle.

« Dites-moi, quel rapport ai-je avec cette marionnette et ce robot ? »

Par Adeline Charvet

Les robots humanoïdes font leur place dans les laboratoires de recherche, dans le salon des Japonais, sur scène aussi pour prendre la place du comédien. La tendance n'est pourtant pas si récente quand entend parler des automates liturgiques du 7^e Siècle ou des golems dans la mystique juive. Le rapport de l'Homme aux marionnettes, aux automates et aux robots a-t-il donc fondamentalement évolué ? La question s'explore en observant, déroulant le fil du temps et des cultures, notre relation aux objets techniques.

>> Les objets nous touchent-ils parce qu'ils sont humanoïdes ?

Une fascination paradoxale.

Notre rapport aux marionnettes, aux robots et aux automates est bien souvent ambigu, voire paradoxal. Au siècle des Lumières, où s'opère une révolution culturelle et scientifique, sont créés des automates capables de se mouvoir d'eux-mêmes et d'écrire à la plume, raconte l'historien Gilles Montègre. Une illusion naît alors : celle que ces créatures allaient devenir adultes et fonctionner par elles-mêmes. Pourtant, dans le même contexte, c'est le mécanisme qui fascine. Le [« canard digérateur »](#) (exposé en 1744 au Palais Royal) du mécanicien-inventeur Vaucanson, capable, en apparence, de manger, digérer, cancaner et simuler la nage, remporte un très grand succès auprès du public, notamment pour sa fonction didactique.

Ressembler à un humain, nécessaire ?

Et si notre attachement à ces objets techniques reposait davantage sur leur aspect anthropomorphe (comportements humains) que leurs propriétés humanoïdes (forme humaine) ? C'est une question qu'ouvre l'artiste-chercheuse Lucile Haute, citant, à l'appui le travail de [Dune et Raby](#), « critical designers » d'objets qui mettent en question notre rapport aux hommes, nos interactions. En exemple, *l'objet qui crie*.

Les limites de l'attirance

Notre attachement aux attributs humanoïdes se pose encore quand l'anthropologue Emmanuel Grimaud relate sa rencontre, en compagnie de [Zaven Paré](#), avec le [Geminoïd](#) et son créateur, le Japonais Iroshi Ishiguro qui a conçu un robot à son image. L'artiste, mangeant une pomme à côté de la machine à l'apparence humaine, ne peut s'empêcher de mettre en place un processus d'attribution et de lui proposer la pomme, pensant qu'il a faim et veut la manger. L'empathie fonctionne. Le lien et la familiarité s'établissent grâce à la ressemblance à l'humain.

Pourtant, si cette ressemblance est trop forte, comme en faisant face à un cadavre ou en serrant la main de quelqu'un dont on s'aperçoit qu'il s'agit d'une prothèse, alors une réaction d'horreur et de dégoût se produit. Le roboticien japonais Masahari Mori a appelé cette réaction (en 1970)

[« l'inquiétante étrangeté »](#) (« uncanny valley » en anglais). Après 20 secondes, la confusion serait dépassée et le malaise ainsi dissipé.

>> Pourquoi accepte-t-on de participer à un simulacre de l'Homme ?

« Pourquoi le monde scientifique a besoin de mystification ? ». La question de la journaliste Naly Gérard est légitime et ouvre sur des questions d'ordre économique. Mais il est déjà intéressant de l'élargir à un besoin manifesté par l'Humain en général.

Trouver réponse à une croyance.

Le besoin de l'Homme de créer des êtres artificiels à son image varie selon les époques, mais surtout selon les cultures. L'attachement à l'objet, notamment à son côté « animé », par les Japonais ou les Indiens par exemple peut surprendre un occidental. En Inde, raconte Emmanuel Grimaud, la ressemblance, à elle seule, est porteuse de sens. Face au sosie de Gandhi, les gens réagissent comme tel : « S'il ressemble à Gandhi, c'est qu'il a quelque chose de Gandhi en lui ». Et sont heureux de trouver en lui une façon de faire survivre sa mémoire.

Lui attribuer une âme.

Au Japon, il serait commun d'attribuer une âme à un objet. Agnès Giard, journaliste et anthropologue, et partage son étude des poupées de substitution, les *love dolls* ([Orient Industry](#) est le plus gros fabricant de poupées en silicone du Japon –*contenu pouvant heurter les moins de 18 ans*), des robots avec des corps de jeunes filles. Ces derniers se différencieraient des *sex toys* ; leurs utilisateurs leur prêtent des intentions, un caractère, des propos et des émotions même. De leur côté, les fabricants participent à l'illusion collective que le client lui donne une âme en l'allumant.

Etre ce qu'on n'est pas.

L'avatar, dans les jeux vidéo comme [Second Life](#), tel une marionnette en 3D, serait aussi un moyen d'être par intermédiaire dans un espace simulé dont on est absent, expose Lucile Haute. Leur comportement non naturel pourrait les rendre touchants ; c'est ce qu'on observe dans la pièce [L'effet papillon](#) de Mylène Benoît où les danseurs adoptent des comportements d'avatars pour émouvoir le public.

Aborder la dure condition humaine.

La marionnette est souvent le moyen de parler de l'Humain sous ses facettes les plus dérangeantes, note la journaliste culturelle Naly Gérard. Souvent associée à la vulnérabilité, elle aborde la guerre, la mort, la torture ou la dépendance. Elle parle de la mort car elle peut mourir et ressusciter dans la seconde. Cet objet, pourtant animé par l'Homme, permet de sortir du réalisme incarné par le comédien, avec sa personnalité. Ce n'est donc pas son aspect humain qui lui permet d'évoquer l'humanité mais sa relation au spectateur.

A côté de relations et d'émotions, parfois profondes, qui se jouent entre l'Homme et ses objets techniques, un paradoxe émerge : l'importance de voir les mécanismes. En exemples : les marionnettes géantes de la compagnie [Royal Deluxe](#) appréciées pour la prouesse manipulation, le malaise face au rapport trouble du danseur japonais Oishi Okamoto avec sa marionnette - le spectateur doute de qui anime l'autre - ou les automates didactiques de Vaucanson. Serait-ce un moyen de ne pas rejoindre cette zone qu'est « l'inquiétante étrangeté » ?

Va-t-on remplacer l'humain par le robot?

Vivrons-nous bientôt comme dans la série suédoise [Real Humans](#) dans une société où les robots prennent la place des humains ? La question taraude les uns, fait rêver les autres. Et les experts affirment que c'est loin d'être d'actualité.

Réinventer la Nature

Au siècle des Lumières, l'illusion était forte de pouvoir réinventer la nature tel Prométhée, rappelle Gilles Montègre. Vaucanson a le projet d'un automate qui reproduit la circulation sanguine, le système respiratoire, la digestion et le jeu des muscles. Mais d'année en année, c'est l'échec et il se tourne vers la conception de machines-outils industrielles.

Des tentatives avec leurs limites

Le [Geminoïd](#) du Japonais Ishiguro, s'il laisse l'illusion d'un robot égal à son créateur, avec des mimiques programmées pour susciter l'empathie, n'est en fait qu'un automate télé-opéré et incapable d'initiatives, rapporte Emmanuel Grimaud.

En Inde, raconte le même anthropologue, face aux automates de « Dieu », on considère que c'est un objet animé qui met en présence une divinité. Les fabricants de ces automates, utilisent différentes techniques pour recomposer la manière dont les dieux bougent. Certains font se mouvoir les automates au ralenti, d'autres, pour faire écho à la croyance que Ganesh percevait mille images par seconde, utilisent des stroboscopes. Une manière de nourrir une demande d'illusion, de spiritualité... mais certainement pas de recréer dieu sur Terre !

Retour à la réalité du robot au quotidien

Dans la pièce du tchèque Karel Capek « R.U.R. » (Rossum's Universal Robots), écrite dans les années 1920, apparaît pour la première fois le mot « robot », en référence au mot « robota », travail forcé. Près d'un siècle plus tard, le robot n'est, dans nos quotidiens, quasiment jamais androïde. Il sert surtout, rappelle Jean-Gabriel Ganascia, dans l'industrie pour accomplir des tâches précises, ou pour un usage domestique, comme avec les aspirateurs qui se déplacent seuls ([exemples ici](#)). L'armée réfléchit à un robot guerrier, ouvrant des questions d'ordre éthique : quelle serait son autonomie dans l'action de tir ? Ou encore : ses choix seraient-ils plus éthiques que ceux d'un soldat qui perd son sang froid ?

Car à l'heure où la création artificielle se loge partout et injecte le trouble dans la relation « qui commande quoi », ouvre Emmanuel Grimaud, de quoi souhaitons-nous nous entourer ? Dans quelle mesure peut-on parler de relation vivante avec un artefact qui s'allume et qui s'éteint ? Où qu'en soit l'évolution scientifique et technologique, les questions s'imposent à chacun.